

LE FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur, } PROPRIÉTAIRES. { No. 2, Rue Grant. St. Roch.
H. ROWEN, Imprimeur, } No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me pluit, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Prix: deux Sous.

pl. 3. Québec, 18 Fevrier, 1841. No. 23.

ALEXANDRE.

Lundi matin, après la publication de ma feuille, pour être fidèle à la douce habitude que j'ai contractée, j'étais aller flâner le long de nos rues afin d'y chercher un peu de matière pour mes articles. Je suis allé me promener dans les rues, et j'ai vu un grand nombre de malheureux et de vicieuses personnes, au moins ici-bas, le seul partage des malheureux rédacteurs de journaux. J'étais sérieusement occupé à me désolant lorsque deux interlocuteurs qui passaient près de moi me tirèrent de l'état de béatitude dans laquelle je me trouvais plongé par la contemplation momentanée d'une scène de mœurs entre chiens et chats ; je vous conterai cela une autre fois afin de vous montrer que les bêtes sont souvent beaucoup plus raisonnables que les humains et infiniment moins bêtes que les gens d'esprit. Je ne dirai seulement et pour couper au plus court que je suivis les deux messieurs et la conversation avait attiré mon attention : As-tu lu le *Fantasque* de ce matin dit l'un ?—Oui, crois-tu qu'il nous chante un ramas de mentes et de sottises à propos d'un certain monsieur Alexandre qui est venu en Canada si l'on voulait croire, pour nous faire donner des écoles, des livres et un tas d'autres bêtises ; mais en réalité pour nous attirer à ses représentations afin de nous gouverner : argent sans qu'on s'en aperçoive. Il faudrait être plus que nous pour s'y laisser prendre ; qu'a-t-on besoin de livres ? ne sommes-nous pas assez savants, sans que l'on vienne nous faire voir du bleu sous toutes sortes de couleurs ? Ces français ! comme ça s'entraide bien pour nous attraper ! je suis sûr que ceux qui se sont assez bouchés pour ne pas voir ça et pour aller au théâtre regretteront joliment leur piastre ; on n'y verra que des imbéciles, y vas-tu ? Pas si cruchon...

Néanmoins, tout en se livrant à mille plaisanteries plus ou moins dessalées au sujet du plan d'échange de monsieur Vattermare et de la singulière vocation attribuée de Mr. Alexandre, la curiosité conduisit mes deux satiriques au bureau du théâtre où ils achetèrent deux billets. On verra plus loin que la curiosité sert toujours à quelque chose. Après la représentation, dont je ne veux entreprendre ni l'éloge ni la description, de crainte d'être fort au-dessous de la réalité, j'eus l'heureux hasard de rencontrer encore mes deux récalcitrants du matin. Ils parlaient du spectacle :—donc, crois-tu qu'il est surprenant ce monsieur-là ? c'est à n'en croire ni ses

yeux ni ses oreilles. Ce diable de Fantasque n'en a pas dit assez ce matin ; il aurait dû le louer cent fois plus encore afin d'attirer tout Québec.—C'est singulier qu'avec un talent comme celui-là Mr. Alexandre perde ainsi son temps et le bien du genre humain tandis qu'il pourrait faire une si belle fortune ; si j'en savais faire seulement le quart, je laisserais là le genre humain pour m'occuper de mon boursicot particulier.—Je te récède la pareille ; mais, dis-moi, comprends-tu ce qu'il entend par son système et son institut dont on parle ?—Pour te dire le vrai, je ne m'en suis pas beaucoup occupé, mais il faut que je me le fasse expliquer car ce doit être quelque chose de bon puisqu'il y sacrifie son temps et son avenir. Il devrait demander une assemblée pour nous faire bien comprendre cette chose-là. Pour ma part je ne demande pas mieux que d'y aider de tout mon possible dès que je saurai à quoi m'en tenir la-dessus."

Nous nous contentons de rapporter ce petit incident, parcequ'il nous semble résumer à lui seul tout ce qu'il y a de vraiment grand et de sublime dans la merveilleuse association de Mr. Alexandre et de Mr. Vattemare pour la réalisation d'une entreprise qui eût été impossible pour tout autre que pour cet amusant et persévérant philanthrope.

Ce soir autre soirée de Mr. Alexandre et naturellement nouveau triomphe de monsieur Vattemare.

MÉLANGES.

MŒUS GARDE-NATIONALESQUES.

LE MUSICIEN.

Comme il existe à Paris bon nombre de citoyens qui n'aiment que médiocrement les factions de deux heures au pied d'une guérite quelconque, qui affectionnent légèrement les patrouilles nocturnes et qui ne raffolent pas du tout des nuits passées au corps-de-garde en compagnie d'un vieux poêle et de gardes nationaux qui fument à qui mieux mieux, — ces nombreux citoyens, disons-nous, ont cherché un asile contre les persécutions du sergent-major, et cet asile ils l'ont trouvé dans les rangs des musiciens de la garde nationale.

Le Parisien qui possède une douzaine de mille livres de rentes et qui de plus à l'aide de puissantes protections, est parvenu à entrer dans la musique de la légion, a tous les élémens du parfait bonheur sur la terre.

Le musicien ne connaît ni factions, ni patrouilles, ni rhumes de cerveau, ni émeutes, ni croix d'honneur, rien enfin de ce qui fait le désagrément du simple garde national. Tous les douze jours, ou même tous les vingt-quatre jours, je crois, mon gaillard prend, vers dix heures du matin, son instrument en cuivre ou en bois, et va faire une petite promenade jusqu'à la place du Carrousel, pour accompagner avec un air guerrier les chers camarades qui sont de garde pour vingt-quatre heures. Après cette course agréable et salutaire qui ouvre parfaitement l'appétit, le musicien, qui a payé sa dette à la patrie, va prendre au café voisin un excellent bifteck aux pommes afin de se remettre des nombreux canards auxquels il s'est adonné pendant trois quarts-d'heure.

Mais ici vous m'interrompez et me dites : « Il ne suffit pas d'avoir douze mille francs de rente et de hautes protections pour être parfaitement heureux sur terre, car pour être reçu au nombre des musiciens de la garde nationale il faut encore posséder une qualité indispensable, c'est-à-dire être musicien ! »—Lecteur, vous m'affligez et votre interruption prouve que vous êtes dans une ignorance complète

des lois, us et coutumes de la garde nationale parisienne. « Comment, il ne faut pas connaître une note de musique ?—Oui et non », réponse éminemment diplomatique et pourtant parfaitement juste. Si vous voulez être clarinette, cornet à piston ou trombone dans la musique de la garde nationale, évidemment pour vous présenter il faut que vous sachiez comment s'embouche un de ces instrumens à vent, ou, à la grande rigueur, il faut que vous sachiez au moins un peu toucher du piano. Mais si vous voulez être triangle, cymbalier ou chapeau chinois, vous n'avez pas même besoin d'être de dix-septième force sur l'accordéon ou sur la guimbarde. Par exemple, il faut avoir des protections excessivement puissantes. Ce n'est pas trop que de la recommandation d'un pair de France pour arriver à tenir la paire de cymbales, et il faut être né coiffé pour obtenir le chapeau chinois.

C'est surtout parmi les artistes, ces véritables lazzaroni parisiens qui aiment tant à flâner le long du bitume des boulevards, sous les rayons d'un soleil ordinairement peu napolitain, que l'on rencontre le plus grand nombre de concurrents toutes les fois qu'il se présente une vacance dans la musique de la garde nationale.

Dans les douze légions il n'est pas un triangle, pas un chapeau chinois, pas un cymbale, pas un tambourin qui ne soient tapotés, secoués, trémoussés par un peintre, un sculpteur, un chanteur ou un artiste quelconque. Pour ne citer qu'un exemple, il nous suffira d'apprendre à messieurs les flâneurs et les gamins de Paris qui ont déjà remarqué dans les rangs de la musique de la deuxième légion un grand chapeau chinois sec comme une allumette chimique allemande, un petit triangle à l'air mélancolique comme une jeune miss anglaise, et un second petit triangle orné d'une paire de lunettes accrochées à l'extrémité du nez, que le premier de ces musiciens est Wartel de l'Opéra, le second Dantan jeune, le troisième Adolphe Adam.

Par exemple, nous nous plaisons à croire que la grosse caisse de chaque légion reçoit une prime d'encouragement, sinon même des appointemens à l'année, car il faut avoir une hydrophobie bien caractérisée contre la faction et la patrouille pour se livrer gratuitement à la profession de *gros-caissier*. Pour ma part, j'aimerais encore mieux être sapeur ou faire un très-grand nombre de factions au pied de l'état-major de la garde nationale, de l'obélisque de Luxor, des mâts de la plage des Champs-Élysées ou autres monumens nationaux.

Pour satisfaire aux demandes des nombreux solliciteurs et pour récompenser les services de gens bien pensans, le gouvernement a doublé le nombre des musiciens dans la plupart des légions. Il y a le chef d'emploi et le remplaçant. La nombre clarinette a sa doublure comme une reine du Théâtre-Français. Si le maréchal Gérard annonçait qu'il va diminuer le nombre des musiciens, on aurait redouter que le désespoir des triangles éliminés ne les portât aux extrémités les plus funestes. Ils seraient capables de se transpercer d'outre en outre à l'aide de leur épée, qui verrait le jour pour la première fois.

Il existe cependant un être plus heureux encore que le musicien qui parvient à obtenir la faveur de porter un de ces instrumens que M. Nisard traitait le droit de nommer *faciles*. Cet homme excessivement heureux est le cymbalier de la garde nationale à cheval. Celui-là ne prend les armes, non, ni le cornet à piston, qu'une seule fois par an, le jour où le roi passe la revue de la garde nationale. Il est vrai que dans cette circonstance solennelle il est possible de manquer son service, à moins qu'il n'ait une fois été nommé chef de musique... qui ne la refuse jamais.

Aussi vous pouvez vous imaginer combien il y a de plaisir à entendre cette bienheureuse musique ! Je vous engage surto

rangs pour l'emploi de *timbalier* (car il y a deux timbaliers). Cet emploi est d'autant plus agréable qu'il n'y a pas de timbales.

Quant à la musique de la garde nationale rurale, ce qu'elle offre de particulier, c'est une abondance de *petits fifres*, guillards qui ont une taille de cinq pieds six pouces. Ces petits fifres accompagnent les tambours en sifflant toujours la même note, et suivant l'ingénieuse et profonde remarque du saltimbanque Bilboquet, cette musique cause le plus grand plaisir aux personnes qui aiment cette note-là.

UN TABLEAU DU GRAND MONDE.

Avant-hier on lisait ce qui suit dans le feuilleton d'un grand journal fort bien en cour et qui passe pour l'organe officiel de la haute aristocratie citoyenne.

« Le luxe des salons de la *haute société* est aujourd'hui fabuleux ; telle antichambre d'un grand hôtel est plus richement ornée que la plus belle salle de la préfecture de province. Là des laquais plus ou moins poudrés vous présentent un grand livre recouvert en velours avec des coins en bronze doré sur lequel vous êtes prie d'écrire votre nom. Si la maîtresse de la maison est visible, vous êtes introduit pompeusement dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans le second salon, ou parloir. Comme vous êtes un *élégant*, vous êtes *assez mal mis*. Votre habit est plein de poussière, vos bottes sont *lamées de boue*, vos cheveux sont *défrisés*, vous *exhalez une forte odeur de tabac*. Au premier coup d'œil toutes ces choses semblent laides, communes et peu élégantes ; point du tout, c'est *justement* ce qu'il y a au monde de *plus fashionable* ; cela veut dire : « Je viens de monter le plus beau cheval de Paris, je suis un homme à la mode, et si parfaitement, si hautement placé dans le monde que je puis aller le matin chez une duchesse *fait comme un voleur*. » En revanche, la maîtresse de la maison est charmante..... Ces hommes si pauvrement vêtus sont entourés de femmes éblouissantes de bijoux, de diamans. Tout cela cause et *gazouille* ensemble, et quelle singulière conversation ! quel conflit de toutes choses ! quel mélange inexplicable de prévision et d'insouciance, ou plutôt de pressentiment et d'apathie ! « Est ce que vous aussi vous croyez à une révolution, monsieur de P..... ? dit une *charmante princesse* en déployant son éventail. — Certainement, madame, et j'espère bien que nous en aurons une plus tôt qu'on le pense. — Moi, je ne crois pas à la guerre civile. Nous n'avons plus assez d'énergie pour une guerre civile. — Ainsi nous n'avons pas la guerre civile, dit un vieux fat en grignotant un *crusini*. C'est dommage. — Mais vous aurez les *assassins* à domicile, si cela peut vous consoler..... — Et le pillage de Paris ? — Le pillage ! sans doute. » Et chacun de s'écrier : « Oh bien ! si l'on pille, j'en suis. J'irai chez vous, madame, dit l'un, j'emporterai ce beau vase qui me fait une si grande envie. — Moi, je me contenterai, dit un autre, de ces beaux diamans ; où les *serrez-vous* ? — Moi, je me borne à l'argenterie. — Moi, je suis ambitieux, je volerai le charmant portrait. — Moi, je n'ai pas d'idée fixe, j'irai chez vous demain, madame, pour choisir. — Mon choix est tout fait, dit encore l'adorable vieux fat d'un air très fin, je m'emparerai de tout ce qu'il y a de plus beau dans la maison, prenez garde à vous !... Et l'on se parle de toutes ces choses, à demi couché sur des canapés entouré de fleurs, à la clarté de mille bougies qui brûlent dans des lustres d'or, etc. etc.

Nous sommes très disposés à croire que le tableau est fidèle et que l'on voit des gens faits comme des voleurs, — des gens *lamés de boue*, — des gens qui parlent avec un charmant abandon de piller, d'emporter, de voler, etc., dans le beau

(Le Charivari)